

MÉMOIRES

D'UN

PAYSAN BAS-BRETON¹

— PREMIÈRE SÉRIE —

IX

EN CRIMÉE

Durant le reste de septembre et tout le mois d'octobre, nous courûmes ces plaines et ces montagnes, Russes et Français se faisant, comme nous disions, une véritable chasse à l'homme, sans se faire beaucoup de mal. Quand nous marchions en avant, les Russes prenaient leurs bagages et se retiraient devant nous, sans se presser, en laissant une ligne de tirailleurs pour s'amuser avec une autre ligne de tirailleurs que nous envoyions faire vis-à-vis. Quand nous battions en retraite, ils nous suivaient, toujours à peu près à la même distance, sans précipitation. On avait l'air de s'amuser, je crois même que les balles se mettaient de la partie en se refusant à faire du mal, car on les entendait bien siffler, mais elles ne touchaient jamais personne. Je ne vis qu'un chasseur d'Afrique qui, voulant aller trop près de la ligne russe, eut son cheval tué et dut s'en revenir avec sa selle sur son dos, sans même que les tirailleurs russes, qui pouvaient le cribler de balles, songeassent à tirer dessus.

Un jour cependant, ou plutôt une nuit, nous laissâmes plusieurs hommes sur le terrain; non des morts, mais des ivre-morts. Nous étions depuis trois jours campés dans la vallée

1. Voir la *Revue* du 15 décembre 1904 et du 1^{er} janvier 1905.

du Belbeck, à portée de canon de l'armée russe, dans une situation, certes, des plus critiques, ayant, disait-on, quarante mille hommes devant nous et des montagnes dans le dos. Il ne nous restait, pour sortir de là, qu'un seul passage qu'un bataillon ou deux pièces de montagne auraient pu défendre. Nous avions cependant présenté, par deux fois, la bataille aux Russes, mais ils se contentaient, comme d'habitude, d'envoyer quelques tirailleurs pour nous distraire.

Un soir, lorsque nous étions déjà couchés, on vint nous dire à voix basse de ramasser vivement nos bagages en silence, de bien attacher les bidons et les gamelles sur le sac, afin qu'ils ne ballottent pas et ne fassent aucun bruit en marchant. Les cantinières avaient aussi envoyé dire dans les compagnies qu'elles avaient des boissons à donner à très bon marché, sinon pour rien : elles avaient été averties d'abandonner tous leurs bagages avec les mulets. On peut penser que les soldats ne se firent pas prier deux fois pour aller chercher de la boisson à bon marché et même pour rien. Malheureusement, si quelques-uns se plaignirent de n'avoir pas eu leur compte, beaucoup en eurent de trop, et, le sommeil perdu aidant, plusieurs restèrent sur le carreau, soit immédiatement, sur place, soit succombant en route. On ne s'occupait guère d'eux ; on n'avait pas le temps : les officiers paraissaient n'avoir qu'un souci : c'était de commander le silence.

Le lendemain, au lever du soleil, nous nous trouvions au repos sur les hauteurs, et, de là, nous voyions les Russes dans le camp que nous occupions la veille ; le passage d'où nous venions à peine de sortir était également occupé par eux : ils avaient cru nous prendre tous ; mais ils ne trouvèrent plus que des tonneaux vides et n'eurent comme prisonniers qu'un certain nombre d'ivrognes, endormis dans le camp ou à l'entrée du passage, et une cantinière qui avait voulu, malgré les ordres et malgré le danger, enlever ses bagages et sa boisson.

Nous retournâmes dans la plaine de Baïdar où nous devions prendre nos quartiers d'hiver. Là, d'autres ennemis, plus terribles que les Russes, nous attendaient : le scorbut, la dysenterie, le typhus et le choléra morbus. Nous étions d'autant plus exposés à leurs attaques que nous étions mal vêtus et

encore plus mal nourris. L'effectif des compagnies diminuait toujours, malgré les renforts que nous recevions souvent de France. Déjà mes camarades du 37^e avaient presque tous disparu. Un jour, j'entendis le capitaine, qui avait déjà haussé les épaules en me voyant la première fois, dire au sergent-major : « Je n'aurais jamais cru que le petit Déguignet aurait résisté si longtemps ».

Hélas ! j'étais bien près de succomber à mon tour. Depuis trois jours, j'étais atteint de dysenterie. J'avais beau me raidir et chercher à dissimuler mon mal, le lendemain je succombai. On fut obligé de me monter avec beaucoup d'autres sur les mulets à cacolets, qui nous conduisirent à l'ambulance temporaire du Camp du Moulin, à l'endroit même où nous avions campé la première fois en quittant Sébastopol. Plusieurs de mes compagnons d'infortune y moururent presque en arrivant ou dans la nuit.

On nous garda là deux jours, puis on nous conduisit à Kamietch, où l'on nous mit dans une grande baraque : il y avait des lits de camp, des paillasses et des couvertures. Cette baraque avait deux portes, l'une qui conduisait au cimetière, l'autre chez les convalescents. J'en voyais beaucoup sortir par la porte du cimetière, mais très peu par la porte des convalescents. Je comptais moi-même passer bientôt par la première. Cela m'était indifférent : à ce moment-là, j'étais réduit à un tel état que je n'avais plus ni force ni volonté. Je n'avais guère plus de vie que les cadavres que je croyais voir à côté de moi ; on aurait bien pu m'enterrer comme ça ; je n'aurais pas réclamé, comme ce grenadier dont l'histoire courait alors les régiments. Blessé mortellement devant Malakoff, ce pauvre grenadier, que l'on croyait bien mort, fut jeté à la fosse commune ; mais en tombant et en exhalant sans doute son dernier soupir, il fit entendre une plainte ; un soldat en fit part au sergent qui surveillait la corvée et qui était justement de la compagnie de ce grenadier ; le sergent jeta un regard dans la fosse et dit : « Ah ! c'est celui-là ! je le connais ; c'est un réclameur ; allez ! dans le trou comme les autres ! »

Je restai ainsi cinq à six jours entre les deux portes. Le septième jour, si je ne me trompe, j'entendis le médecin dire aux infirmiers : « En voilà encore un de sauvé ; menez-le de

l'autre côté de suite. » J'allais sortir par la bonne porte, ce que je n'aurais jamais espéré. Je ne me sentais pas mieux du tout. Je devais l'être, cependant, puisque le médecin le disait et que l'on me reconduisait parmi les vivants. J'étais sauvé, en effet ; au bout de huit jours, j'étais debout : je croyais que je revenais de l'autre monde. Grâce à un régime sain et réconfortant, au bout d'un mois, j'étais à peu près revenu à mon état normal.

Il se trouvait dans cette baraque un jeune caporal, un ex-séminariste, qui avait préféré la capote à la soutane. Ce jeune homme nous racontait tous les soirs des contes ou des histoires qui nous amusaient et nous égayaient beaucoup. C'était le premier homme que j'entendisse parler ce que je croyais être le vrai français. Nous fûmes bientôt de grands amis. Il était de Rennes ou des environs : nous étions donc un peu compatriotes. Je le félicitai sur son savoir et son talent d'orateur, à quoi il fut sensible et me remercia. Il me demanda si je n'avais pas fait mes classes : « Hélas, cher ami, je suis en train de les faire maintenant, mes classes, sur les champs de bataille ; je les avais commencées dans d'autres champs, en gardant les vaches. Mon savoir littéraire va jusqu'à lire et gribouiller quelques mots illisibles. J'étais venu au régiment dans l'espoir d'apprendre quelque chose, mais je me suis trompé, car je n'en vois guère le moyen. »

Mon nouvel ami possédait quelques vieux journaux français, choses rares là-bas, qu'il recevait de temps en temps de son pays. Il m'en montra un et me fit lire :

— Mais vous lisez à merveille.

— Oui, mon ami, je lis assez bien, comme tous ceux qui, sachant lire une langue européenne quelconque, savent aussi lire le latin ; mais, sur cent, il n'y en a pas un qui comprend ce qu'il lit ; il en est de même pour beaucoup, je crois, et en particulier pour moi à l'égard du français.

Il avait aussi du papier et de l'encre, dont on pouvait se fournir à Kamiech, et, tout de suite, sur son lit, il me fit griffonner quelques mots et trouva que ce n'était pas trop mal, en me disant que l'écriture n'était qu'un simple exercice manuel, un travail mécanique d'une importance secondaire dans l'instruction.

— Moi-même, dit-il, je suis loin d'être un calligraphe ; c'est un travail de copistes, de jeunes gens qui ont passé dix ans chez les Frères à faire des bâtons et des jambages, sans avoir appris un mot d'orthographe, d'histoire ni de géographie.

Il me demanda ensuite si j'avais de la mémoire :

— Tant qu'à ça, mon ami, je puis vous le garantir et je pourrais vous en donner des preuves sur-le-champ. J'ai retenu toute la théorie de l'école du soldat, qu'on me rabâchait du reste dix fois par jour, lorsque je faisais mes premiers débuts à Lorient, et je pourrais vous raconter toutes les histoires que vous nous avez racontées ici, si j'avais le talent et l'habitude d'employer les expressions dont vous vous servez si bien.

Il voulut me mettre à l'épreuve et fut très étonné. A dater de ce moment, nous devînmes deux intimes, deux inséparables ; il se faisait un plaisir d'être mon instituteur, et moi plus encore d'être son élève. Ce fut le premier et presque le seul précepteur que j'aie eu de ma vie, hélas ! pour trop peu de temps. C'est lui qui m'a initié à toutes les sciences dans lesquelles j'ai pu, plus tard, seul, avec le temps, avancer un peu.

La première chose que je lui demandai, ce fut de m'apprendre à calculer. Je ne savais pas encore le nom de l'arithmétique. Aussitôt, avec son crayon, il me fit un petit carré de chiffres, la fameuse table de Pythagore, en me disant d'apprendre cela par cœur. Je ne fus pas long à apprendre cette table, ni l'addition et la soustraction ; d'abord, avec les explications et les démonstrations qu'il me faisait, il était impossible, à moins d'être complètement bouché, de ne pas arriver vite à tout comprendre. La multiplication et la division me tinrent plus longtemps. Entre temps, il entreprit de m'apprendre un peu d'histoire, car il en savait, mon jeune ami : c'était un véritable érudit, un puits de science.

Il me dit d'abord que ce qu'on apprenait alors dans les écoles primaires sous le nom d'histoire sainte, n'était qu'une suite de légendes :

— Moi, je vais vous donner de la vraie histoire, constatée et attestée par des empreintes ineffaçables.

Il commença par la Perse, la Grèce, Rome et Carthage, la

chute de tous ces empires et l'envahissement de l'Occident par les barbares d'Orient, puis l'envahissement de la Gaule par une autre espèce de barbares sortis des forêts de la Germanie, qui avaient subjugué et absorbé les Gaulois et donné leur nom à la France.

Il avait beau faire, mon caporal, s'il me donnait de la besogne, je lui en donnais aussi : une histoire racontée le soir, le lendemain je la lui narraï point à point, dans mon jargon, bien entendu, un français de cuisine qui le faisait rire parfois. Je savais les quatre règles ; quant à l'orthographe et à la langue française, elles ne peuvent guère s'apprendre, me disait-il, que par la lecture de bons livres et la fréquentation d'hommes parlant correctement la langue, deux choses difficiles, sinon impossibles, à trouver dans le milieu où je vivais alors et dans lequel j'ai passé toute ma vie. La géographie, il me l'apprit avec un crayon et une feuille de papier ou un vieux journal : le plancher, la couverture du lit, tout nous servait de moyen de démonstration. Le plus difficile ici fut de me prouver que la terre était ronde et de me faire comprendre les latitudes et les longitudes ; le reste alla comme l'histoire : je parle bien entendu d'un ensemble général, d'un canevas d'histoire et de géographie ; nous n'avions pas le temps d'entrer dans les détails.

Il m'expliqua aussi beaucoup de problèmes qui me trottaient dans le cerveau depuis mon enfance, notamment le télégraphe électrique et la vapeur. Il m'expliqua comment et par quelles lois les grands navires se maintiennent sur l'Océan, lorsqu'un simple grain de poussière s'y enfonce, et comment les mêmes lois font monter les ballons dans l'atmosphère. Il me raconta même l'aventure d'Archimède, à propos de la découverte de ces lois. Il m'avait enseigné un peu de géométrie et lorsque j'eus compris, non certes la géométrie, mais à quoi servait la géométrie, il me dit : « C'est incroyable que cette science si vraie, si juste, si nécessaire à l'homme et si facile à comprendre, soit exclue de nos écoles primaires, sous prétexte qu'elle n'est pas à la portée des jeunes intelligences. Mais elle est à la portée de tout le monde, au contraire, et tout le monde en fait. Les maçons, les charrons, les charpentiers, les cultivateurs même font de la géométrie

toute leur vie, et de la géométrie pratique que bien des théoriciens de la Sorbonne ne pourraient faire. »

Le temps passait vite dans ce travail attrayant. Une seule chose autrefois me faisait peur, — s'il m'est permis d'écrire ce mot, — en allant au régiment, c'était l'hôpital ou l'ambulance : j'en avais entendu dire des choses si terribles ! Et voici que le plus heureux moment de ma vie, je le passais dans une ambulance, sur une terre étrangère, à cinq cents lieues de mon pays. Nous étions à la fin de l'année 1855. L'hiver était rude ; le froid était descendu jusqu'à vingt et un degrés au-dessous de zéro. Quoique ça, nous avions, mon camarade et moi, demandé au médecin de retourner à nos régiments ; mais à dire vrai, au fond de nos cœurs, nous éprouvions le désir, sinon le besoin, de rester encore quelque temps en cet heureux état. Nous le sentions d'autant plus que nous n'avions plus rien à faire au régiment. La guerre était censément terminée ; les armées étaient toujours en face les unes des autres, il est vrai, mais à peu près dans la position de deux chiens de faïence. Nous attendions le bon plaisir des diplomates réunis à Paris par notre Empereur pour régler les comptes « des pots cassés », comme nous disions là-bas. Mais, si l'Empereur avait eu intérêt à faire durer le siège de Sébastopol, il avait autant d'intérêt à conserver à Paris le plus longtemps possible tous ces grands diplomates et leur nombreuse suite, pour occuper les Parisiens, afin que les Parisiens ne s'occupassent pas de lui.

A notre demande de sortie, le médecin répondit que nous avions le temps, que nous n'étions pas aussi bien rétablis que nous le pensions, qu'une rechute serait pour nous un coup fatal. Ce médecin connaissait l'intelligence et le savoir de mon camarade et savait à quoi nous passions notre temps ; il pensait que nous faisions autant là, sinon plus, que nos camarades dans la plaine de Baïdar.

Nous allions souvent nous promener, quand le temps n'était pas trop froid. Nous poussions nos promenades jusque chez les Piémontais, dont la plupart parlaient français, cette armée étant composée de Savoyards et de Niçois. Nous avions du plaisir à visiter aussi le camp des Anglais, qui était bien mieux arrangé que le nôtre. Ils étaient mieux habillés et mieux

nourris que nous. Aussi n'avaient-ils pas été atteints comme nous par tant d'horribles maladies, pas même par le spleen ou maladie du pays, l'Anglais étant ou croyant être partout dans son pays, puisque la terre lui appartient : qu'il aille en Amérique, en Australie, en Asie, en Afrique, il est toujours chez lui.

Les régiments campés près de Sébastopol allaient chercher du bois dans les décombres, mais en grandes corvées et accompagnés de soldats en armes ; il était défendu d'aller isolément. Nous voulions cependant faire une visite dans l'intérieur de Sébastopol, ou plutôt dans l'intérieur de l'enceinte qui contenait naguère Sébastopol. Nous partîmes un jour, bien décidés. Nous fîmes un détour pour gagner les tranchées dans lesquelles nous courûmes bien vite, en zigzag, en nous baissant parfois. Nous arrivâmes ainsi sans accident jusque dans l'enceinte de ce qui avait été la ville. Nous errâmes longtemps, ayant un peu l'air de revenants parmi les décombres, pénétrant au rez-de-chaussée de maisons qui n'étaient pas entièrement écroulées. Nous entrâmes dans une petite maison qui n'avait pas eu tant de mal que les autres ; je croyais entrer dans un ménage de mon pays ; rien n'y manquait pour m'en donner l'illusion : chaudrons, pots en terre, poêle à crêpes et ses accessoires, tables et bahuts en chêne, bancs, escabeaux, crémaillère, trépieds ; il y avait même un paquet de crêpes moisies et du pain noir ; tout contribuait à me faire croire que j'étais dans un ménage de pauvres Bretons.

Nous nous assîmes sur les escabeaux, et mon ami se mit à parler :

— Voilà, dit-il, à quoi servent les guerres ! Que nous présente cette ville ? des monceaux de ruines, ce que prirent les Grecs quand ils entrèrent à Troie, après dix ans de siège, ce que prirent les Romains en prenant Carthage : des pierres et de la cendre. Et les cent mille hommes qui dorment d'un sommeil éternel sous ces décombres, tous des jeunes gens comme nous, qui auraient pu rendre de grands services à leur pays, à leurs familles, à l'humanité, et les habitants de cette malheureuse ville obligés de fuir au milieu de la nuit, en abandonnant tous leurs biens, réduits aujourd'hui à la misère, à la mendicité et pleurant plusieurs de leurs enfants ensevelis sous ces ruines.

tout cela pour le plaisir et dans l'intérêt de deux ou trois hommes, que les peuples prient encore les dieux de leur conserver éternellement; mais quand le peuple crie : *ave, imperator*, l'écho du genre humain répète : *ave, dolor*.

Sur ces réflexions philosophiques, nous quittâmes cette pauvre demeure et les ruines pour regagner notre ambulance.

X

CHEZ LES TURCS

Au commencement de janvier 1856, vint un ordre de faire évacuer sur Constantinople tous les convalescents et les malades de Kamiéch qui pouvaient supporter la traversée. Malgré que nous ayons tous les deux manifesté le désir de retourner à Baïdar plutôt que d'aller à Constantinople, nous fûmes désignés pour les premiers convois. On nous embarqua sur un transport français, un transport-hôpital qui avait déjà semé une ligne de cadavres entre Kamiéch et le Bosphore. C'était à son bord, si je ne me trompe, qu'était mort le maréchal de Saint-Arnaud, par le poison, disait-on.

En débarquant à Constantinople, je fus bien surpris en voyant une ville d'un aspect extérieur si beau répondre si peu dans l'intérieur à cet aspect séduisant. Nous traversâmes la ville : des ruelles étroites, tortueuses, pleines d'ordures, où les chiens se disputaient des morceaux de charogne; des maisons brûlées et non abandonnées par leurs habitants qui y couchaient parmi les décombres; des femmes dont la figure était couverte d'un voile épais, mais dont le reste du corps était presque nu. Nous marchâmes deux heures dans ces ruelles infectes pour arriver aux faubourgs, auprès desquels se trouvaient partout des cimetières. Ensuite, nous traversâmes des terres incultes et couvertes de gros chardons, pour gagner les hôpitaux et les ambulances, qui se trouvaient au-dessus de cette jolie ville impériale. Il y avait là, sur le plateau immense, des baraquements à perte de vue, portant tous des noms baroques : Daoud-Pacha, Malplaquet, Ramis-Tchiflik, etc., etc...

Nous fûmes dirigés sur les baraques de Malplaquet, où il y avait déjà un grand nombre de convalescents qui avaient l'air assez bien portant. Là, nous comptions reprendre, mon ami et moi, nos études un instant interrompues par ce changement. Mais, hélas ! mon ami fut pris presque en arrivant pour les bureaux de l'intendance. Nous fûmes obligés de nous séparer avec bien des regrets et pour ne plus jamais nous revoir. Obéissant à une recommandation que cet ami me fit alors, je ne puis citer ici son nom, ni son vrai pays. N'importe, ce fut pour moi le premier homme vraiment digne de ce nom ; plus tard j'en ai connu encore quatre ou cinq, dont quelques-uns pouvaient l'égaliser mais non le surpasser. C'est lui qui m'a communiqué l'étincelle de la pensée et de la réflexion, qui fait de l'homme un être supérieur à tous ses confrères terrestres.

Huit jours après, j'eus, moi aussi, mon petit emploi. On avait demandé parmi nous des volontaires pour aller soigner les malades comme infirmiers auxiliaires. Nous partîmes une vingtaine. On nous envoya à l'ambulance de Ramis-Tchiflik, non loin de Daoud-Pacha. C'était l'ambulance des typhoïdes, où régnait en permanence le plus terrible, le plus dégoûtant des fléaux : presque tous ceux qui en ont été atteints sont sortis par la porte de l'amphithéâtre ; ceux qui ont survécu ont perdu l'intelligence ou l'usage de quelque membre. En arrivant, un sergent infirmier demanda s'il n'y avait pas de comptable parmi nous ; comme personne ne répondait, il vint brusquement vers moi qui, le plus petit, me trouvais le dernier comme d'habitude :

— Vous savez lire, vous, j'en suis sûr.

— Oui, sergent, je sais lire, mais pas beaucoup écrire.

— Ça ne fait rien ; allez là-bas trouver le vaguemestre ; celui-là vous apprendra.

Je croyais qu'il se moquait de moi d'abord ; mais, en montrant la baraque du doigt, il me dit :

— Dépêchez-vous.

Je fus bien obligé d'obéir. Ce vaguemestre était un simple sergent qui me demanda aussi si je savais lire et écrire :

— Oui, sergent, je lis assez bien, mais j'écris très mal.

— Ça suffit. Il s'agit seulement de m'aider à distribuer les

lettres ; nous avons par ici une grande quantité de lettres dont les destinataires sont morts depuis longtemps sans doute, mais qu'on fait toujours circuler d'ambulance en ambulance, jusqu'à ce qu'elles soient arrivées à l'ambulance où l'on est certain que ces destinataires sont morts. On passe dans les baraques avec ces lettres en criant les noms, et celles dont on n'a pas trouvé les destinataires, on écrit au dos : *Inconnu à Ramis-Tchiflik*.

La besogne n'était pas au-dessus de mes forces. Ce n'était pourtant pas une sinécure ; il fallait courir beaucoup, s'égosiller du matin au soir, et passer souvent une bonne partie de la nuit à écrire les mots : *inconnu à Ramis-Tchiflik*, sur des enveloppes qui étaient déjà couvertes de toutes sortes d'écritures illisibles. Nous étions bien nourris dans cette ambulance. On envoyait là les nourritures les plus fines, des viandes choisies, du poisson, des œufs, des biscuits, des vins fins de toute provenance, pour des malades qui n'en avaient plus besoin ; nous en profitions. Les médecins nous recommandaient de boire du rhum : c'était, d'après eux, le meilleur moyen de se prémunir contre le terrible mal. Quoique peu habitué jusque-là aux liqueurs fortes, je ne me faisais pas trop prier pour en boire...

Un jour, j'allai porter une lettre à l'employé de l'amphithéâtre, celui qui était chargé « d'encaisser » les morts, car on les mettait dans des espèces de cercueils. Je trouvai mon homme assis sur un cercueil, les manches retroussées jusqu'aux épaules, un marteau et une bouteille de rhum à côté de lui ; il venait d'enclouer son quinzième cadavre, et il y en avait encore une dizaine devant lui, allongés tout nus sur la dalle. C'était là le produit de la nuit précédente, car c'était presque toujours dans la nuit que ces malheureux s'éteignaient. Il me fallut goûter son rhum, puis il me fit voir comment il s'y prenait pour expédier « ses cadavres » : il les attrapait par un bras et par une jambe, comme font les bouchers pour examiner les veaux ; il les jetait dans la boîte et, avec ses mains et souvent avec son pied, il appuyait dessus pour les bien faire entrer ; puis une planche par-dessus et quatre pointes ; en deux minutes, c'était fait.

J'avais vu, avant de quitter Lyon, des gravures ou des images représentant des sœurs blanches pansant des blessés

devant Sébastopol ; il est probable qu'il y en a eu ; mais, j'avoue, pour ma part, n'en avoir vu aucune pendant mon séjour en Crimée. C'est à Ramis-Tchiflik que j'ai vu les premières. Elles étaient deux, bien jeunes encore, à mon avis, pour exercer un pareil métier ; elles voyaient et entendaient des choses qui auraient fait fuir bien d'autres filles et même des femmes ; mais elles avaient dû être initiées dans leur école particulière à toutes ces choses, car elles n'en rougissaient guère et parlaient très librement avec les infirmiers, comme avec les médecins. C'étaient, comme moi, deux volontaires, deux braves filles, le cœur sur la main ; elles étaient aussi bonnes que jolies. J'ai connu plus tard bien des sœurs blanches et même des noires : je n'en ai jamais vu d'aussi bonnes que ces deux charmantes filles. J'ai du reste remarqué que les plus belles d'entre elles étaient aussi les meilleures.

Je ne trouvais pas le temps long dans cette ambulance ; je n'étais plus soldat, j'étais un vrai facteur de la poste. Cependant les arrivages de lettres avaient beaucoup diminué. On avait fini par mettre au rebut toutes les lettres aux noms inconnus et raturés. Il y avait là, cependant, des centaines et des milliers de francs égarés, car toutes ces lettres renfermaient des mandats...

Le temps avait marché très vite pour moi ; nous étions déjà arrivés à la fin de mars sans que je m'en sois aperçu. La paix n'était pas encore signée. Mon régiment était toujours à Baïdar, faisant de la culture et du jardinage. Les diplomates ne s'ennuyaient pas à Paris. On continuait d'envoyer des troupes en Crimée ; c'était sans doute pour qu'on vît quelques soldats rentrer en France après la conclusion de la paix, afin qu'on ne pût pas dire que tous avaient été enfouis sous les ruines de Sébastopol. Nous voyions quelquefois, par hasard, quelques journaux français, impérialistes bien entendu : tous les autres avaient été supprimés. Ces journaux ne tarissaient pas d'éloges sur l'armée d'Orient, sur sa bravoure, sa bonne tenue et sa franche gaieté gauloise, disant qu'elle était du reste bien nourrie, bien couchée et bien habillée ; enfin rien ne lui manquait que la misère. Ces journaux voulaient sans doute parler de l'armée anglaise.

J'avais rencontré un nouveau camarade, qui n'était certes pas un savant ni un philosophe comme mon instituteur de Kamiech, mais un bon garçon, dans le sens que les soldats attachent à ce mot. Il savait, comme moi, un peu lire et écrire ; à ce titre, on avait fait de lui un élève-pharmacien, comme on avait fait de moi un petit vaguemestre.

Nous allions quelquefois, et sur la fin même très souvent, le soir, notre journée terminée, chez un marchand arménien qui était venu s'établir auprès de Daoud-Pacha, pour vendre aux soldats aussi bien qu'aux Turcs tout ce dont ils pouvaient avoir besoin. Chez lui, on pouvait boire, manger, se vêtir à sa fantaisie, acheter toutes sortes de bibeloterie et de souvenirs de Sébastopol ou de Constantinople. Il faisait le change des monnaies ; à nous, il donnait facilement vingt-deux, vingt-trois et jusqu'à vingt-cinq francs de monnaie pour une pièce de vingt francs française, mais tout ça en une espèce de mitraille de toutes formes, de toutes valeurs et de toutes nationalités, qui ne pouvait servir qu'à Constantinople. Nous étions devenus, mon pharmacien et moi, deux amis intimes de ce riche Arménien, qui avait sa demeure principale à Jérusalem : il n'était venu à Constantinople, comme bien d'autres, que dans l'espoir de ramasser quelques pièces de vingt francs à la suite des armées.

Notre Arménien avait encaissé beaucoup de piastres et se préparait à retourner à Jérusalem ; il avait cédé son fonds à un Grec. Un jour, il nous dit :

— Eh bien, mes amis, vous savez que la paix est signée, tout est terminé maintenant ; j'ai cédé mon fonds à un ami et retourne chez moi ; si vous voulez faire une excursion à Jérusalem, qui n'est pas loin d'ici, je m'offre à payer votre voyage et à vous héberger pendant le séjour. Il vous faut pour cela une permission de huit jours, que vous n'obtiendrez pas facilement par vous-mêmes, mais que vous obtiendrez sûrement par mon intermédiaire. Je connais intimement tous vos officiers. Je m'engage, vis-à-vis d'eux, à répondre de vous pendant toute la durée de votre permission, et je vous fournirai les effets civils nécessaires pour le voyage, car en soldats vous ne pourriez pas venir.

J'ai reçu dans ma vie quelques autres propositions, mais aucune ne m'a causé tant de plaisir et de surprise à la fois.

Comment! aller voir Jérusalem, cette cité si célèbre où se sont accomplis les mystères qui dirigent et gouvernent le monde depuis tant de siècles; voir le tombeau de l'Homme-Dieu, le Jardin des Oliviers, la Voie douloureuse, le Calvaire! Voir tout ça pour rien, lorsque de malheureux Russes travaillent pendant vingt ans à ramasser des économies pour faire ce pèlerinage sans lequel ils croient ne pouvoir aller au ciel!

Nous nous empressâmes d'accepter une proposition si agréable, si inattendue. L'Arménien nous donna deux mots pour l'officier qui commandait notre détachement, car le temps pressait; il allait partir bientôt. Nous n'avions plus qu'une crainte: c'est que le commandant ne pût pas, malgré les recommandations de l'Arménien, nous accorder cette permission. Nous allâmes tout droit chez lui. Après avoir lu la lettre, il réfléchit un instant, puis nous regarda tous deux; il nous dit enfin:

— Je puis vous accorder cette permission, car j'ai confiance en vous et en notre ami. Je viens d'apprendre officiellement que la paix est signée et, en même temps, que nous devons rester ici les derniers pour ramasser les débris, c'est-à-dire encore au moins deux mois. Le terrible typhus a enfin presque terminé ses ravages. Nous n'avons presque plus de malades à l'ambulance; par conséquent, vous pouvez dire à l'Arménien de vous emmener avec lui où il voudra, pourvu qu'il ne vous perde pas.

Trois jours après, nous étions sur un petit vapeur qui filait comme le vent dans les Dardanelles. Le temps était magnifique, et la mer unie comme une glace. Le pont était encombré de monde, de caisses, de malles et de paquets; on y parlait toutes les langues. Deux ou trois fois, on nous avait adressé la parole, je ne sais trop en quelle langue; mais comme nous secouions la tête chaque fois, on nous laissa tranquilles. On nous prenait pour deux Anglais. Justement, nous étions blonds tous les deux, avec l'air sérieux que nous nous donnions dans notre habillement de gentleman et, grâce à notre silence, nous pouvions donner l'illusion de deux enfants de la blonde Albion. Nous ne pouvions parler qu'à notre Arménien qui savait à peu près toutes les langues qui se parlent à Jérusalem. Nous passâmes quatre jours et trois nuits en mer. Heureusement,

notre commandant nous avait donné dix jours au lieu de huit; il avait calculé le temps qu'il fallait pour ce voyage : juste huit jours, quatre pour aller et quatre pour revenir. Avec huit jours de permission, nous n'aurions pu nous arrêter nulle part.

Nous débarquâmes à Jaffa, où l'on trouvait toutes sortes de moyens de transport pour aller à Jérusalem, des chameaux, des mulets, des ânes, des chevaux et des voitures dont on pouvait attacher les chevaux des deux bouts.

Avant de partir pour Jérusalem, j'éprouve le besoin de faire ici une observation. Je ne cite pas et ne puis guère citer ici de noms propres ni de dates exactes. Nous avons, on le sait, dans nos cerveaux humains, plusieurs sortes de mémoires : il y en a qui gardent presque tout, d'autres presque rien ; il y en a qui retiennent les légendes, les contes ; d'autres retiennent mieux l'histoire ; d'autres des noms, des dates, des chiffres. Moi, si j'ai eu la mémoire pour retenir les histoires, les mythologies et certaines notions scientifiques, elle a été absolument rebelle à retenir les noms propres et les dates ; aussi, il m'arrive très souvent d'être embarrassé de mettre l'orthographe d'un nom quelconque, après l'avoir écrit plus de cent fois. Je me vois donc obligé d'omettre certains noms propres, de peur de me tromper de nom, de lieu et de date, ne possédant aucun document pour m'éclairer¹. Je sais bien, cependant, que nous sommes ici au commencement d'avril 1856.

XI

JÉRUSALEM

Moins d'une demi-heure après le débarquement à Jaffa, nous trottions sur la route de Jérusalem, cahotés dans cette voiture d'un genre tout particulier. De route, je ne sais pas s'il y en avait : je n'en voyais guère ; nous étions du reste aveuglés par la poussière et les rayons du soleil. J'entrevois cependant

1. Notre auteur, en effet, écrit constamment *Beyrouth* pour *Jaffa*.

des champs et des jardins bien cultivés, des arbres dont le nom nous était inconnu ; l'Arménien nous donna le nom des espèces qui étaient les plus nombreuses : c'étaient des oliviers et des cactus géants. Les oliviers me rappelaient certains joncs verts de mon pays.

Nous pouvions aller à Jérusalem d'une seule traite ; mais notre Arménien préféra passer la nuit dans une espèce de bourgade appelée Ramleh, chez un ami qu'il connaissait pour un excellent hospitalier. Il y avait là un grand couvent de moines franciscains, qui logeaient les pèlerins et même les touristes, moyennant finances, bien entendu. J'aurais bien voulu aller voir ce couvent et ces moines, parmi lesquels il y avait, disait notre hôte, beaucoup de Français ; mais nous étions trop fatigués, dix fois plus que si nous avions fait la route à pied et sac au dos. Nous fûmes du reste fort bien reçus chez l'ami de notre ami, qui était un musulman : on sait que la première vertu des enfants du Prophète, c'est l'hospitalité.

Nous couchâmes par terre sur des nattes, avec des couvertures blanches pour nous envelopper. Le lendemain, nous nous mîmes en route de très bonne heure, avant tous les autres voyageurs, pour avoir moins de poussière. A quelque distance de Ramleh, le pays avait complètement changé, on ne voyait plus de champs cultivés, plus de jardins, plus d'arbres, ni même aucune espèce de verdure ; de tous côtés, des montagnes brûlées. Le ciel avait aussi à peu près la même couleur que la terre. Cela ressemblait bien au pays du prophète : l'abomination de la désolation.

Nous étions dans la Judée, le pays de Juda, la plus grande des douze tribus d'Israël, puisque c'est d'elle que le Sauveur du monde est sorti. Nous marchions très vite, ce jour-là, afin d'échapper aux cavaliers qui nous avaient fait trop de poussière la veille. Bientôt nous poussâmes, mon camarade et moi, spontanément, un petit cri de : « Ah ! Ah ! voilà Jérusalem ! » En effet, du haut d'une colline, on apercevait presque toute la ville, ses maisons blanches, ses dômes, ses clochers, ses minarets. Notre ami nous montra l'endroit où tous les pèlerins s'arrêtaient pour embrasser la terre et chanter en chœur le Cantique des cantiques. Nous n'étions pas des pèlerins, nous avions l'air de deux jeunes touristes ou peut-être

de deux commis-voyageurs. Nous n'embrassâmes donc pas la terre et ne chantâmes point de cantique.

En entrant en ville, on voyait des cabarets ou des hôtels avec des enseignes en toutes langues. Notre hôte avait sa demeure vers le centre de la ville; il tenait un grand bazar universel où les pèlerins pouvaient se procurer tous les articles dits de Jérusalem. Nous fûmes reçus comme les enfants de la maison. Il avait deux fils, deux jeunes gars de quinze à dix-sept ans qui parlaient le français mieux que nous, et bien d'autres langues encore, car, à Jérusalem, les jeunes gens apprennent toutes les langues à la fois. Nous étions arrivés juste les jours des fêtes de Pâques des Russes ou des Orthodoxes, qui ne se célèbrent pas le même jour que les Pâques catholiques et fort heureusement, car il n'y aurait pas de place pour tout le monde et on se mangerait entre orthodoxes et hétérodoxes; on s'étranglerait au Saint-Sépulcre comme en 1833, où trois cents personnes y périrent étouffées.

Nous n'eûmes rien de plus pressé que d'aller parcourir la ville, qui ne me parut pas bien grande. Il n'y avait alors, au dire de notre conducteur, qu'environ quinze mille habitants. Jérusalem ressemble à toutes les villes mahométanes, avec cette différence qu'ici il y a de grands couvents, ou plutôt des hôtelleries russes et françaises, et des églises qui ont des clochers, choses inconnues aux mahométans.

Un des fils du négociant vint nous montrer ce que nous désirions voir tout d'abord. Moi, j'avais toujours dans la mémoire le souvenir des principales scènes de la Passion et les noms des lieux où elles s'étaient passées: la Montagne des Oliviers, la Grotte de Gethsémani, la Maison d'Anne, celle de Caïphe, celle de Pilate et la place du Golgotha, où eut lieu le dénouement du drame messianique. Notre jeune guide, sachant que nous n'étions pas deux vrais pèlerins, nous fit voir les choses telles qu'elles étaient, et non telles que les pèlerins veulent les voir. Il sourit quand nous lui demandâmes où étaient ces maisons de Caïphe, d'Anne, de Pilate; il nous dit qu'on faisait bien voir aux pèlerins des maisons comme étant celles de Caïphe, d'Anne, de Pilate et bien d'autres encore.

— Du moins, lui dis-je, si les maisons n'existent plus.

les montagnes dont il est si souvent question dans les Évangiles doivent être toujours les mêmes.

— Oh ! oui, dit-il, justement je vais vous faire voir la plus intéressante de toutes, la montagne des Oliviers, qui est la première chose que les pèlerins demandent à voir.

En effet, nous arrivâmes, après avoir traversé le Cédron, sur cette fameuse montagne où Jésus et ses compagnons allaient passer la nuit, lui qui n'avait pas « une pierre où reposer sa tête ». Je croyais que j'allais voir là une forêt d'oliviers au milieu de rochers, de trous, de grottes et d'autres arbres et arbustes sauvages. Quelle désillusion ! Je vis un jardin avec des légumes et des fleurs, puis un énorme bâtiment qui était le couvent et l'hôtellerie des moines franciscains, où sont logés de nombreux pèlerins, moyennant finances bien entendu. Car, à Jérusalem, il n'y a rien pour rien : tout s'y vend, et très cher. On y vend des cailloux, des morceaux de bois et de vieux chiffons. Mais ce qui se vendait le plus couramment, en ce temps-là, c'était des mouchoirs avec des gravures représentant les diverses scènes de la Passion, le Saint-Sépulcre, la Sainte Face ou diverses vues de Jérusalem. Les malins négociants juifs, grecs, turcs, arméniens et autres, qui ne vivent là que par les pèlerins, savent bien inventer des articles nouveaux tous les ans.

Il y a bien dans ce jardin potager quelques vieux oliviers, que l'on montre aux fidèles en leur affirmant que ce sont toujours les oliviers sous lesquels Jésus et ses compagnons se sont reposés. Il y a là aussi une espèce de grotte, de laquelle il n'est question dans aucun évangile et qu'on montre cependant aux pèlerins comme étant l'endroit où Jésus alla, le soir de son arrestation, prier à part et où, selon l'évangile de Luc, il tomba en agonie et « où il lui vint une sueur comme des grumeaux de sang qui coulait jusqu'à terre ». Je vis là, en effet, des taches rouges ; mais, ayant déjà perdu une partie de mes croyances, et ayant été prévenu par mon jeune caporal de Crimée et par l'Arménien lui-même de toutes sortes de mystifications dont étaient dupes les pèlerins, je ne vis dans ces taches rouges que du vermillon versé là, il n'y avait pas longtemps.

Un des moines propriétaires de ce jardin avait l'air de

compter les visiteurs qui étaient assez nombreux ce jour-là, car les Russes venaient d'arriver en masse pour les fêtes de Pâques, et le premier soin de ces pauvres moujiks, à Jérusalem, est d'aller embrasser en pleurant ces taches de vermillon. Le moine offrait des cailloux à ceux qui voulaient en prendre. J'en aurais bien pris un, mais comme à Jérusalem il n'y a rien pour rien, je laissai ce caillou provenant de la fameuse grotte, laquelle, au dire de notre guide, fournit annuellement plus de cailloux qu'elle n'en contenait au premier jour de l'exploitation. Les cailloux que l'on vendait aux pèlerins provenaient du torrent du Cédron qui, pendant les fortes pluies, en amène de grandes quantités.

Du haut de cette montagne, Jérusalem me paraissait comme l'une de ces villes blanches que j'avais vues de chaque côté des Dardanelles et de la mer de Marmara. Deux monuments seulement dominaient les autres, le Saint-Sépulcre et le grand temple ou mosquée d'Omar. Celle-ci se trouve sur le mont Sion, où était autrefois le fameux temple de Salomon. En descendant, notre guide nous montra la route de Béthanie par laquelle, d'après les évangélistes, le fils de David fit son entrée triomphale dans la cité.

En retournant en ville, notre jeune guide nous fit passer devant un grand nombre de bazars, tous tenus par des Juifs, des Grecs ou des Arméniens. C'était ce que je voyais de plus beau dans cette ville où tout n'est que bazar. Le trafic des objets saints se pratique partout dans les rues, sur les places, dans les petites comme dans les grandes, dans les couvents aussi bien que dans le Saint-Sépulcre : on ne vit que de cela à Jérusalem. Le bazar de notre hôte était un des plus beaux : rien n'y manquait, depuis les objets les plus luxueux des Orientaux jusqu'aux plus petits riens vendus cependant très cher aux pèlerins. Je fus un peu étonné, après avoir vu cet Arménien à Constantinople dans un grand bazar où il avait, nous disait-il, ramassé pas mal de piastres, de le voir maintenant à Jérusalem à la tête d'un autre bazar plus grand et plus beau encore. En ce temps-là, je ne connaissais pas les Arméniens, pas plus que je ne connaissais les Juifs ni les Grecs. Depuis, j'ai lu plusieurs récits sur ces Arméniens, et, dans tous, j'ai vu qu'ils étaient fort malins.

C'est chez mon Arménien, ce soir-là, que j'ai fait le premier grand repas de ma vie, à l'âge de vingt et un ans et demi : pour moi, on avait servi neuf fois de trop, car nous avions, je crois, dix sortes de choses, et moi, je n'avais jamais mangé qu'un plat, deux au plus, et de bien médiocres choses, tandis que là il n'y avait que des mets de luxe. Puis, nous fûmes logés, mon camarade et moi, dans la même chambre, mais chacun son lit. Quelle chambre ! et quels lits ! Ah ! *ma doué béniquet* ! C'était simplement une de ces chambres dont il est question dans les *Mille et une Nuits*. Mon camarade, qui avait été élevé dans un meilleur milieu que moi, ne trouvait rien trop grand, trop bon ni trop beau ; il disait toujours que c'était très chic, et rien de plus.

Quant à moi, si j'avais osé, j'aurais demandé la permission d'aller me coucher sur la terrasse de la maison avec une simple couverture. Je me mis donc dans ce lit de pacha ou de fée, mais je ne dormis guère. J'avais l'esprit trop préoccupé. La seule pensée que j'étais à Jérusalem suffisait pour me bouleverser, d'autant plus que je ne voyais rien à Jérusalem de tout ce qu'on m'en avait raconté autrefois et de ce que j'avais lu dans mon petit livre breton. J'ai déjà dit, je crois, que grâce à un accident qui m'arriva au moulin du Poul, en Ergué-Gabéric, vers l'âge de cinq ans, mon crâne ne s'était pas complètement fermé ; une sorte d'ouverture très sensible m'est toujours restée dans la tempe gauche, par laquelle de nouvelles idées ont pu pénétrer en chassant peu à peu les premières qu'on y avait logées. J'ai vu dans l'histoire qu'un de nos papes, Clément VI, eut le même accident, et, par cette raison, il eut, dit-on, un esprit extraordinaire. Je suis certain que ça n'a été que grâce à cet accident que j'ai pu commencer, à l'âge où tous les autres crânes se ferment pour toujours, à avoir de nouvelles idées et à me rendre compte de toutes les choses de ce monde.

A Jérusalem, où tant de gens trouvent les sources de toutes vérités, mon esprit avait beau évoquer les souvenirs du pays breton si croyant, les souvenirs de ma mère qui m'avait si souvent raconté et chanté même tous les récits qu'elle savait sur Jérusalem, et toutes les scènes de la Passion que j'avais lues moi-même dans mon livre breton ; j'avais beau évoquer

les souvenirs de mes premières communions, des prêtres qui m'avaient dit tant de choses sur cette Jérusalem : rien n'y faisait; mon esprit venait de se mettre en révolte ouverte. Ah! quelle triste nuit j'ai passée là dans la plus belle chambre et dans le plus beau lit que j'aie vus de ma vie, et dans cette Jérusalem où des centaines de pèlerins passaient cette même nuit en chants de joie et d'allégresse, dans cette Jérusalem terrestre qui est pour les moujiks orthodoxes à mi-chemin de la Jérusalem céleste. Cependant, à chaque réflexion et à chaque rêve, je me promettais bien de relire, avec attention et dès que je le pourrais, tous les livres de la Bible et des Évangiles.

Enfin le jour vint. Je me dépêchai de sortir de ce lit beaucoup trop moelleux pour un paysan breton qui n'avait jamais couché que sur la paille ou sur la terre nue. Mon camarade avait dormi toute la nuit comme un bienheureux, sans rêve ni réflexion; son crâne, à lui, était fermé depuis longtemps. Il passait à Jérusalem comme les soldats de ce temps-là passaient dans les plus belles villes du monde, sans faire plus d'attention que dans le plus simple village. Une seule chose préoccupait ces vieux soldats de métier, dans les grandes comme dans les petites villes : c'était le prix du vin. Mon camarade, qui était beaucoup plus vieux que moi, était déjà près d'arriver à cet état où l'on vous appelait *vieux soldat*, *vieille gouape*, *vieux maboule*, *vieux zig*, *vieux soiffeur*, *tireur de plans*, etc. Tous bons soldats à la guerre, mais bons aussi à opérer des razzias. La première chose qu'il me dit en se levant fut :

— Mon pauvre vieux! je ne peux plus cracher! Oh! quelle soif!

Aussi il me pressa de descendre, pour voir s'il n'y aurait pas moyen de trouver quelque chose pour mouiller son gosier.

Tout le monde était déjà debout dans cet immense bazar, et au travail, car on prévoyait de la presse par suite de l'arrivée de nombreux pèlerins. Le maître, tout occupé qu'il était, vint cependant nous toucher la main, à la manière orientale, en nous récitant le chapelet de compliments en usage. Puis il nous fit entrer dans la salle à manger, nous disant de boire et de manger de tout ce qui nous ferait plaisir, de faire comme

si nous étions chez nous; ensuite nous pourrions aller nous promener où nous voudrions, puisque maintenant nous connaissions à peu près la ville, et nous reviendrions quand nous aurions besoin de boire ou de manger. Puis il s'en alla à ses affaires. On peut croire que mon camarade commença d'abord par se mouiller le gosier d'un grand verre de vin.

Après avoir déjeuné, nous allâmes nous promener du côté du Saint-Sépulcre, lequel ne désemplassait en ce moment, ni jour ni nuit. Par les rues, il y avait déjà des pèlerins cherchant la maison dans laquelle Jésus avait été condamné à mort, pour suivre de là la Voie Dououreuse jusqu'au Calvaire, qui n'est autre que le Saint-Sépulcre. Ces pèlerins s'arrêtaient à chaque instant pour prier, pleurer en embrassant la terre et le coin des maisons, aux endroits où Jésus, dit-on, avait succombé sous son fardeau, quoique tous les évangélistes racontent qu'un paysan de Cyrène fut requis pour porter sa croix. A tous ces embrassements, nous étions habitués depuis longtemps. Nous en avons assez vu à Constantinople. Les mahométans font cela trois fois par jour : au soleil levant, à midi et au soleil couchant, n'importe où ils se trouvent, ils embrassent la terre plusieurs fois en marmottant des prières. Et tout cela est obligatoire pour les civils comme pour les soldats : c'est la loi. Pour les Turcs, le Koran renferme toutes les lois civiles et militaires.

Nous arrivâmes devant la grande église du Saint-Sépulcre, dans laquelle je voyais entrer de longues files de moujiks se traînant, comme j'avais vu autrefois les pèlerins bretons se traîner dans la chapelle de Kerdevot. A l'entrée, sous le grand porche, il y avait une garde turque : des soldats de garde dans une église ! et des soldats mahométans dans une église chrétienne ! Mais on nous avait déjà dit pourquoi cette garde était là. C'est qu'il y a, dans ce grand temple, une vingtaine d'autels où vingt prêtres chrétiens célèbrent le culte de vingt manières différentes, en se traitant d'hérétiques les uns les autres, à tel point que les soldats mahométans sont souvent obligés d'intervenir pour mettre à l'ordre ces prêtres chrétiens.

Si nous eussions été en tenue militaire, ces soldats turcs nous auraient sans doute serré amicalement la main, surtout

quand ils auraient su que nous avions assisté à la prise de Sébastopol. Car nous venions de rendre à leur pays et à leur Sultan le plus grand service qu'il soit possible de rendre à un peuple. Nous venions de sauver le Sultan et ses mahométans, au détriment de la France et de toute la chrétienté. Cette guerre n'avait, de la part des Russes, d'autre but que de prendre Constantinople et Jérusalem, afin de mettre le tombeau du Christ sous la garde de soldats chrétiens. Les Russes avaient essayé à plusieurs reprises d'arranger les choses à l'amiable, en demandant à la Turquie le droit de mettre une armée à Jérusalem, simplement pour garder le Saint-Sépulcre ; mais naturellement les Turcs ne pouvaient consentir à une nation étrangère de mettre une armée dans une de leurs principales villes. Les chrétiens de Jérusalem, c'est-à-dire les orthodoxes grecs et russes qui sont les plus nombreux, voyant que les choses ne pouvaient s'arranger à l'amiable, comptèrent sur la guerre pour les arranger. Pour faire éclater cette guerre au plus vite, ils avaient enlevé, une nuit, la belle coupole d'or du Saint-Sépulcre et attribué cet enlèvement, ce vol et ce sacrilège, aux enfants du Prophète. Ce fut assez pour mettre le feu aux poudres. Or, certainement, le prophète Mahomet aurait été battu cette fois, si les chrétiens d'Occident ne fussent allés à son secours en écrasant les chrétiens d'Orient, et si la mère de Jésus n'avait elle-même prêté son concours aux chrétiens schismatiques et aux mahométans contre les orthodoxes.

Mon camarade ne voulait pas entrer dans l'église du Saint-Sépulcre, disant : « Qu'est-ce que nous f... là ? On nous a assez raconté ce qu'il y a là dedans ! » J'eus mille peines à l'entraîner. Il n'était pas facile de pénétrer au milieu de ces croyants, qui ne voyaient rien ni personne. Nous eûmes bien de la peine à gagner, en nous serrant le long du mur, un petit autel où il n'y avait personne en ce moment ; les moujiks ne voulaient pas s'écarter de la Voie Douloureuse, qu'ils suivaient jusqu'au trou de la Croix, dans lequel ils plongeaient leur tête en baisant les bords ; ensuite ils allaient embrasser une table de marbre placée près du Tombeau et sur laquelle, selon l'Évangile de Jean, fut embaumé le corps de Jésus, par deux riches sénateurs, Joseph d'Arimatee et Nicodème. Le Tom-

beau, sur lequel il y a un ange, était également l'objet de leurs embrassements multiples.

Mon camarade ne voulut pas aller plus loin. De là, du reste, nous voyions la plus grande partie du temple, le grand autel, qui appartient au culte grec ou orthodoxe, une dizaine d'autres autels, tous affectés à des cultes différents. Mais ce que nous regardions surtout, c'était le Tombeau, sorte de grande guérite, percée tout autour de petits trous ou guindans laquelle le patriarche orthodoxe fait descendre tous les ans le feu sacré du haut des cieux, dans la nuit du samedi saint. Je regardais aussi beaucoup le Christ, sa Mère et saint Jean, parce que ceux-là ressemblaient parfaitement à ceux que j'avais si souvent vus dans l'église d'Ergué-Gabéric, où ils doivent être encore. Mais mon camarade, qui ne regardait rien que les moujiks, me dit : « F... le camp ; il n'y a rien ici pour nous. »

Nous sortîmes comme nous étions entrés. Mon camarade commençait à avoir soif, et, quoique nous eussions une table et, pour ainsi dire, une cave à notre disposition, nous voulions voir ce qu'il y avait dans les auberges de Jérusalem, sur lesquelles on voyait des enseignes en toutes langues. Il ne faisait pas bon rester dans les rues, il y faisait très chaud, et on ne pouvait faire un pas sans être arrêté par des bandes de gamins qui voulaient nous forcer à leur acheter des cailloux, des morceaux de chiffons, des chapelets, des images, des scapulaires, etc. Nous entrâmes donc dans une auberge, ou plutôt un hôtel, où l'on servait à boire et à manger. Cela était écrit sur la maison, en toutes langues. Le camarade demanda un litre de vin de Jéricho, parce qu'il avait vu cela écrit sur la porte et aussi sur des bouteilles. Nous bûmes ce vin de Jéricho qui était peut-être de Bordeaux ; n'importe, il était bon.

JEAN-MARIE DÉGUIGNET

(A suivre.)